

# LE TEMPS

---

Essais Samedi 31 octobre 2009

## Le quotidien de la crise dans l'œil d'Eric Chauvier

Par Par Isabelle Rūf

**Avec deux tout petits ouvrages, Eric Chauvier continue son travail de fouille dans les souterrains du langage, une exploration commencée en 2006 avec «Anthropologie»**

**Genre:** Essais

**Réalisateurs:** Eric Chauvier

**Titre:** La crise commence où finit le langage

**Titre:** Que du bonheur

**Studio:** Allia, 48 p. chacun

Creuser sous les mots de tous les jours pour débusquer ce qu'ils dissimulent, c'est le travail qu'a entrepris Eric Chauvier. Dans *Anthropologie* (SC du 2.12.2006), d'abord, sur les traces d'une belle mendicante aperçue puis perdue à un carrefour, à la fois essai et exercice d'autofiction. Un deuxième ouvrage, *Si l'enfant ne réagit pas* (SC du 2.02.2008), mettait en scène l'anthropologue en crise dans le cadre de son travail, puis dans une remontée au cœur de son roman familial. Eric Chauvier continue ce travail d'auto-analyse au moyen de deux tout petits ouvrages qui tiennent dans une poche de chemise mais qui donnent du grain à moudre pour un bon moment.

Au départ du premier, *La crise commence où finit le langage*, une expérience bien partagée: une voix inconnue, au téléphone, cherche à vous convaincre des qualités d'un produit, d'un service, ici, d'un produit financier. «Bonjour monsieur Chauvier», dit cette fois la voix féminine, induisant par la répétition du nom une proximité que rien ne justifie, qui «empiète sur la sphère personnelle». L'interpellé bafouille, finit par raccrocher sur un «Au revoir» «embarrassé et culpabilisé». Puis se met à réfléchir en anthropologue sur les causes de son malaise.

Culpabilisé pourquoi? Parce que cette femme tente de gagner sa vie, qu'elle est soumise sans doute à de fortes pressions. Mais au-delà de cette compassion de façade, Eric Chauvier tente d'analyser l'impression «d'être dominé par l'usage que nous faisons conjointement des mots». Dans le but d'aller au-delà du point de vue moral, il appelle à la rescousse des linguistes et des philosophes (surtout Wittgenstein), ce qui rend la lecture un peu ardue pour le laïc. Mais l'anthropologue sait très bien revenir à un langage plus accessible pour signaler, au-delà de son jargon, ce qui nous touche tous: «Ponctuellement, un anonyme prétend vous vendre des produits financiers au meilleur prix, mais ce n'est qu'une interprétation illusoire. Il est en réalité votre avatar, une projection de vous-même dans un monde virtuel que, sous le coup de l'intimidation, vous ne pouvez nommer.» Et ce qu'on ne peut

pas dire, on ne peut pas le comprendre.

C'est ce qui se passe avec «la crise», présentée comme un phénomène d'ordre métaphysique, qui «existe comme les monstres sous les lits des enfants», dans un halo d'apocalypse «hollywoodien». Chauvier cite un ministre français: «Je crois qu'il est très malvenu d'aller manifester dans la rue alors que nous sommes en pleine crise [...] il faudrait plutôt penser à se serrer les coudes.» Ce discours culpabilisant a pour but de dissimuler que «vous n'êtes pas responsable de la crise et que vous n'avez pas à en faire les frais». Il ne faut pas se laisser intimider, abandonner la réflexion à une élite de spécialistes et admettre ce caractère supposé ésotérique de la crise, hors de notre portée, alors qu'elle obéit à des mécanismes identifiables que tout individu peut penser, sinon modifier.

«C'est que du bonheur»: ces petits mots déclenchent chez l'anthropologue une réaction de rejet qu'il tente de dépasser au moyen des mêmes outils d'analyse et des mêmes références que dans le précédent. La jeune femme avec laquelle il entretient une liaison problématique (et bientôt terminée) aime à les utiliser pour ponctuer toutes sortes d'expériences: l'achat d'une robe, une soirée entre amis, le bleu du ciel... L'expression engendre chez son ami un sentiment d'exclusion qui fait ressortir sa propre lourdeur et son inadéquation au milieu de riches bobos en compagnie desquels elle nage dans tout ce «bonheur», symptomatique de l'époque. Il se sent insulté par cette «asepsie lexicale» qui, comme «les rires préenregistrés des émissions télévisuelles», condamne tout dialogue un peu complexe. Il sait aussi que son exigence d'un échange chargé de sens le rejette dans le camp des trouble-fête. Il y a dans ce petit essai l'écho d'une souffrance: «Nous ne vieillirons pas ensemble», rappelle Pialat en exergue. Ce romantisme est heureusement tempéré par l'autodérision, et transcendé par le travail intellectuel, mais il joue sa musique en sourdine.

**LE TEMPS © 2009 Le Temps SA**